

LA

FEMME DE MON MARI,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

M. ROSIER,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 2 AOUT 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
BIDOS, } professeurs. . . .	M. PROSPER GOTHY.	UN HUISSIER de ministère. .	M. ÉDOUARD.
LEGRAND, }	M. DUSSERT.	UN GARÇON d'hôtel-garni. . .	M.
ERNEST, ami de Legrand. . . .	M. LIONEL.	ESTELLE, femme de Legrand.	M ^{me} BRESSANT.
SAINT-CLAIR, chef de division à l'instruction publique. . . .	M. VILLARS.	MARIA, cantatrice.	M ^{lle} ESTHER.
		UNE FILLE d'hôtel garni. . . .	M ^{lle}

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle commune d'hôtel garni. Chambres numérotées; porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTELLE, BIDOS, *tous deux en habit de voyage.*

BIDOS.

Enfin, nous voici !

Il donne son manteau à un garçon.

ESTELLE.

Dieu ! que Paris est loin, lorsqu'on a deux cents lieues à faire pour y arriver !

BIDOS.

Quant à moi, je vous assure, cousine, que ce tête-à-tête de cinq jours dans le coupé de la diligence ne m'a pas semblé durer plus de cinq heures.

ESTELLE.

Cela se conçoit, quand on dort comme une marmotte.

BIDOS.

Ah ! vous me calomniez... Mais dites-moi, cousine, est-ce heureux que je sois passé à Toulouse juste au moment où votre famille s'opposait à ce que vous allassiez joindre votre mari à Paris, sous prétexte qu'une femme seule en voyage...

ESTELLE.

Oui, est exposée à ne pas rester seule tout le long du chemin.

BIDOS.

J'arrive à Toulouse, je tombe des nues, de Per-

pignan... « Quoi ! c'est vous, Bidos ! me dit ma bonne tante. — Eh ! mais oui ! — Oh ! quel plaisir lorsque depuis quinze ans on ne s'est pas revu, on ne s'est pas écrit !... »

ESTELLE.

Oui, c'est vrai.

BIDOS.

Je dis à vos parents que je vais à Paris solliciter de l'avancement, que c'est une excellente occasion pour vous de faire le voyage; vous êtes enchantée, nous partons.

ESTELLE, *soucieuse.*

Oui, sans doute, il me tardait d'arriver, et maintenant que me voici dans le même hôtel que mon mari, quand je suis sur le point de l'embrasser, cela me fait une peur...

BIDOS, *à part.*

Elle a peur d'embrasser son mari... Bon !

ESTELLE.

Car enfin, il ne m'attend pas... il avait même répondu à mes deux lettres, en me défendant de quitter Toulouse... il sera choqué de ma jalousie.

BIDOS, *stupéfait.*

Ah ! vous êtes...

ESTELLE.

Oui, un peu. Il y a deux mois qu'il m'a laissée pour venir à Paris solliciter une plus belle place, celle précisément que vous venez solliciter vous-même... je n'ai pas voulu vous le dire d'abord...

inspecteur de l'académie de Montpellier... Il dit qu'il faut travailler pour ses enfans.

BIDOS.

Vous avez des enfans ?

ESTELLE, *riant*.

Après huit mois de mariage!... mais mon mari dit que nous en aurons...

BIDOS.

Je m'en rapporte à lui. Et vous venez appuyer sa demande ?

ESTELLE.

Oh ! ce n'est pas mon intention... un mari inspecteur, ce ne serait pas commode... Non, je veux qu'il reste professeur de quatrième à Toulouse, et je viens le chercher pour le ramener en province. D'ailleurs, Édouard ne peut pas se présenter au ministère... il sollicite par l'entremise d'un ami... il a un congé comme malade, et non comme solliciteur, et si le ministre le savait à Paris, il le destituerait.

Elle sonne à gauche.

BIDOS.

Absolument comme moi... je viens solliciter en fraude, et par l'entremise d'un premier commis.

SCENE II.

LA FILLE, ESTELLE, BIDOS.

LA FILLE, *entrant*.

On a sonné ?

ESTELLE.

Monsieur Legrand, de Toulouse, est dans cet hôtel, n'est-ce pas ?

LA FILLE.

Oui, madame; voici sa chambre...

Elle montre la droite.

ESTELLE.

A cette heure, il dort encore sans doute ?

LA FILLE.

Il s'est couché si tard !

ESTELLE.

Ah !

LA FILLE.

A une heure du matin...

ESTELLE, à Bidos.

C'est que la veille peut-être il s'était couché de bonne heure.

LA FILLE.

A deux heures du matin, madame.

ESTELLE, à part.

Le mauvais sujet ! (*Haut à la Fille, en indiquant la gauche.*) Dites-moi, cette chambre est-elle vacante ?

LA FILLE.

Oui, madame.

ESTELLE.

Faites-y porter mes effets.

La Fille sort.

SCENE III.

ESTELLE, BIDOS.

ESTELLE.

A deux heures du matin !

BIDOS, *perfidement*.

C'est une heure bien immorale.

ESTELLE.

Je vais tâcher de reposer un peu, et puis nous réglerons nos comptes.

Elle menace la chambre de Legrand. Un Garçon porte les effets d'Estelle dans la chambre à gauche.

BIDOS.

Moi, chère cousine, je vais penser à notre charmant voyage, et cela ne donne pas envie de dormir...

ESTELLE, *souriant*.

Oui, surtout quand on s'est complètement satisfait à cet égard.

BIDOS.

Et puis le café me fait du bien le matin ; je vais en prendre.

ESTELLE.

Aïe : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Le repos m'est bien nécessaire,

Je suis fatiguée... à revoir.

Quant à mon mari, je l'espère,

Il rentrera dans le devoir.

BIDOS, *galamment*.

Sa conduite sera meilleure ;

Vous êtes là, donc plus d'écart ;

Il doit se coucher de bonne heure

Et ne se lever que fort tard !

ENSEMBLE.

BIDOS.

Le repos vous est nécessaire

Je vous laisse donc, à revoir...

Si j'étais votre époux, ma chère,

Comme je ferais mon devoir!

ESTELLE.

Le repos m'est bien nécessaire, etc.

Elle rentre dans la chambre à gauche.

SCENE IV.

BIDOS, UN GARÇON, qui sort de la chambre d'Estelle, où il a porté des effets.

BIDOS.

Garçon, du café, dans ma chambre, numéro dix, dans le couloir !

LE GARÇON.

Bien !

BIDOS.

Oui, bien chaud ! s'il ne me brûle pas, je le renvoie.

LE GARÇON.

Monsieur sera brûlé.

Il sort par le fond.

BIDOS, *seul, gagnant la droite*.

La cousine a beau dire que j'ai dormi tout le

temps... j'ai bien dormi, c'est vrai; mais dans les auberges... et quand nous montions les côtes, et même dans la voiture, quand elle s'endormait avant moi, avec quel charme je la contempiais! C'est qu'elle est jolie!... enfin nous verrons... je vais prendre du café en attendant.

SCENE V.

ERNEST, BIDOS.

LE GARÇON, *passant au fond, extérieurement, de gauche à droite, une tasse de café à la main.*

Vous êtes servi!

ERNEST, *passant près du Garçon, de droite à gauche, le heurte; un peu de café se répand et lui tombe sur la main.*

Maladroit, qui répand son café!... il m'a brûlé la main, l'imbécile!

Le Garçon a disparu, à droite.

BIDOS, *poliment.*

Pardon, monsieur, ne le grondez pas... je l'ai demandé comme ça.

ERNEST.

Vous l'avez demandé pour me brûler...

BIDOS.

Pardon; Voltaire ne le prenait pas autrement.

Il sort du côté du Garçon.

SCENE VI.

ERNEST, LE GARÇON.

ERNEST, *seul, s'essuyant.*

Voltaire!... la belle autorité, pour répandre du café brûlant sur ma main!

LE GARÇON, *rentrant et courant à Ernest, dont il essuie la manche avec sa serviette.*

Mille pardons, monsieur!...

ERNEST.

Allons!... il va me couvrir de duvet maintenant.

LE GARÇON.

Oh! que je suis donc fâché...

ERNEST.

M. Legrand est-il ici?

LE GARÇON.

Oui, monsieur... Je ne vous voyais pas en entrant.

ERNEST.

Y a-t-il long-temps qu'il est arrivé?

LE GARÇON.

Il est dans l'hôtel depuis deux mois... et puis, nous avons la bêtise ici de remplir les tasses.

ERNEST.

Est-il levé?

LE GARÇON.

Non, monsieur.

ERNEST.

Où est sa chambre?

LE GARÇON.

La voici.

* Le Garçon, Ernest.

ERNEST, *passant à droite.*

C'est bien... (*Il rappe.*) Sa femme est-elle à Paris avec lui?

LE GARÇON.

Oui, monsieur, depuis deux mois.

ERNEST, *s'éloignant de la porte.*

Ah! diantre! j'ai eu tort... les femmes nouvellement mariées aiment à dormir le matin... j'attendrai leur réveil.

LE GARÇON.

M. Legrand est seul.

ERNEST.

Madame est donc levée?

LE GARÇON.

Madame ne vient jamais ici la nuit.

ERNEST, *frappant très-fort.*

Tiens, c'est drôle!... Et le jour?

LE GARÇON.

Très-souvent!

Il va sortir.

ERNEST.

C'est bien!

LE GARÇON, *revenant.*

Monsieur ne ferait peut-être pas mal de tremper son pouce dans l'encre.

ERNEST.

Veux-tu bien... (*Le Garçon sort par le fond à droite.*) C'est singulier... ensemble le jour, séparés la nuit... c'est le monde renversé!

Il frappe de nouveau.

LEGRAND, *de l'intérieur.*

Qui est là?

ERNEST, *à part.*

C'est lui!... (*Haut.*) Ernest!

SCENE VII.

ERNEST, LEGRAND, *en robe de chambre.*

LEGRAND.

Eh! bonjour, cher ami!

ERNEST.

Tu es aimable... depuis deux mois à Paris, et je ne le sais que depuis vingt-quatre heures.

LEGRAND.

On n'a pas su me dire ton adresse à ton ancien logement... je ne l'ai découverte qu'hier.

ERNEST.

Mais tout Paris la sait... je suis directeur du Socrate, journal de mœurs pour les adultes.

LEGRAND.

Ah! c'est toi!

ERNEST.

Admirable spéculation... vingt mille francs par an, -et rien à faire... aussi, je m'en donne, bals, concerts, chevaux, plaisirs de toute espèce...

LEGRAND, *bâillant.*

Ah!... tu es donc directeur d'un journal de mœurs?

ERNEST.

Pour les adultes... ça ne me regarde pas... et les femmes... oh! les femmes!... c'est-à-dire,

une femme... je te conterai ça... Mais à propos, parle-moi de la tienne, de ta légitime, la Toulouse, pour qui tu renonças à Paris et à ta place de professeur agrégé de sixième au collège Charlemagne... Est-elle jolie?

LEGRAND, *bâillant*.

Oh! charmante!... Tu la verras, si jamais tu viens en province.

ERNEST.

J'espère bien que tu me présenteras à elle aujourd'hui même.

LEGRAND.

Je ne l'ai pas amenée.

ERNEST.

Eh!...

LEGRAND.

Elle n'est pas ici.

ERNEST.

La nuit... je le sais... le garçon me l'a dit... mais le jour...

LEGRAND, *riant*.

Ah! oui... j'entends... je vais te conter ça... c'est drôle!

ERNEST.

Voyons!... qu'est-ce que ça signifie?

LEGRAND.

Tu sauras, mon ami, quand tu seras marié, qu'il y a dans le mariage un moment critique; c'est la transition des émotions passionnées à des sentimens moins impétueux; c'est le passage du style sublime au style tempéré... c'est après six mois qu'a lieu le phénomène.

ERNEST.

Après six mois?

LEGRAND.

Oui, trois mois pour Paris, six mois pour les départemens.

ERNEST.

Eh bien!

LEGRAND.

Eh bien! quand arrive cette phase du mariage... involontairement... le souvenir exhume dans le passé l'image d'une femme qu'on a aimée avant de se marier...

ERNEST.

Oui, ce que nous appelons une ancienne...

LEGRAND.

Oui... une ancienne... jeune encore.

ERNEST.

Tiens, parbleu! dans ce genre on n'exhume pas les antiquités.

LEGRAND.

On la voit au bal... brillante et parée, attirant tous les regards, captivant tous les hommages, et n'étant heureuse que du vôtre... Je te demande un peu si, tandis que vous êtes plongé dans cette contemplation rétrospective, votre femme vous apparaît dans un négligé maladroît, et coiffée de travers!... Moi, je me rappelle que le jour fatal où je pensais à l'ancienne, j'avais près de moi ma femme enrhumée du cerveau... ayant le nez rouge, et éternuant dix fois par minute.

ERNEST, *riant*.

Ah! ah! ah!

LEGRAND.

Ajoute à cela une sorte de fatalité qui fit tomber, ce même jour, entre mes mains, un journal qui annonçait le prochain retour en France et à Paris, après un séjour de deux ans en Russie, de la cantatrice Maria.

ERNEST.

C'est le nom de l'ancienne?

LEGRAND.

Oui... Un joli nom, n'est-ce pas?

ERNEST.

Charmant...

LEGRAND.

Et en rentrant chez moi, le soir, je trouve ma femme plus enrhumée encore que le matin... elle avait même un commencement de fluxion à la joue gauche.

ERNEST, *riant*.

Ah! ah! ah!

LEGRAND.

Sous un prétexte d'ambition, je pars le lendemain pour Paris; j'arrive il y a deux mois, et ma chaise entre à l'hôtel des Postes en même temps que celle de Maria...

ERNEST.

Oh! c'est particulier!

LEGRAND.

Il y avait là un conseiller de l'université... elle se précipite dans mes bras, sans me donner le temps de me reconnaître... elle m'appelle des noms les plus tendres... mon ami, mon chéri, mon mari... Je saisis le dernier, et me tournant vers le conseiller: « Monsieur, lui dis-je avec une présence d'esprit assez rare dans un membre de l'université, j'ai l'honneur de vous présenter ma femme. »

ERNEST.

Très-bien!

LEGRAND.

Oh! c'est que vois-tu, dans les administrations publiques, il faut avoir des mœurs... et pas de maitresses... on peut bien se permettre d'avoir des maitresses et pas de mœurs, mais il faut cacher les unes et feindre les autres.

ERNEST.

Ah! bah!

LEGRAND.

Le conseiller me fait compliment, et il ajoute que madame n'a qu'à solliciter elle-même la place que je désire pour que je sois sûr de l'obtenir... je lui recommande le secret sur mon séjour à Paris; il nous laisse, et voilà ma cantatrice dans le ravissement... dans les extases; elle prend le titre de ma femme, elle me suit partout, tant que le jour dure, et ne me quitte que la nuit, comme un huissier un débiteur.

ERNEST.

C'est plaisant...

LEGRAND.

Elle a déjà fait des démarches pour l'obtention

de la place d'inspecteur de l'académie de Montpellier que je sollicite.

ERNEST.

Sait-elle que tu es marié ?

LEGRAND.

Eh ! non, Dieu m'en préserve !

ERNEST.

Et si elle l'apprenait ?

LEGRAND.

Elle serait capable de me poignarder... elle est d'origine italienne.

ERNEST.

Ah ! diantre !

LEGRAND.

Aussi tu vois le plus embarrassé des humains... j'ai même des remords, n'ayant pas de profits, car elle me résiste toujours ; elle veut que je l'épouse... c'est la sagesse en personne, quoiqu'elle soit cantatrice ; de sorte, mon ami, que j'ensuis arrivé à désirer que quelque bon garçon me l'enlève.

ERNEST.

Je m'en chargerais bien, moi ; mais mon cœur est pris.

LEGRAND.

C'est elle qui a voulu que j'eusse des moustaches... enfin, elle me domine, elle m'impose... et moi, tu me connais, je suis si faible que je la laisse m'obséder, projeter, solliciter... Nous attendons ce matin une lettre d'audience qu'elle a demandée à ton ami, le secrétaire général.

ERNEST.

Je te servirai près de lui... c'est mon intime.

LEGRAND.

Oh ! je ne tiens pas à la place... je ne suis pas venu pour ça... Du reste, ne dis pas au secrétaire général que je suis à Paris ; je n'ai pas de congé pour cela ; je n'en ai que pour être malade... pour être chez moi avec ma femme, à Toulouse, près du Capitole.

ERNEST.

Sois tranquille... et maintenant, écoute à ton tour ce qui m'arrive.

LEGRAND.

Voyons si je puis te servir de mon côté.

ERNEST.

C'est possible... je suis amoureux... une passion romanesque.

LEGRAND.

Vraiment ?

ERNEST.

Oh ! mais amoureux... à enlever la femme que j'aime, et à lui offrir ensuite ma main.

LEGRAND.

Eh bien ! mon ami, si tu l'épouses, ne suis pas mon exemple, et quand viendra l'époque critique, reste toujours près de ta femme, fût-elle encore plus enrhumée du cerveau que la mienne.

ERNEST.

Je tâcherai.

LEGRAND.

Est-ce une jeune personne riche ? la fille d'un banquier... d'un pair de France?...

ERNEST.

-Je ne sais pas ce qu'elle est.

LEGRAND.

De cette façon... elle peut être mieux que ça.

ERNEST.

Je l'ai rencontrée plusieurs fois au spectacle, dans les concerts ; je lui ai parlé, je me suis déclaré... elle n'a jamais voulu me dire qui elle est.

LEGRAND.

Et si elle était mariée ?

ERNEST.

Je ne pense pas ; j'en serais désolé.

Air de Julie. (Immoralités.)

LEGRAND.

Est-ce une assez aimable femme ?

ERNEST.

Oh ! oui, charmante tout des mieux.

LEGRAND.

Et ses yeux ?

ERNEST.

Tout remplis de flamme.

LEGRAND.

Et son teint ?

ERNEST.

Des plus chaleureux.

LEGRAND.

Son âme paraît-elle neuve ?

ERNEST.

Pas trop.

LEGRAND.

Son air ?

ERNEST.

Est satisfait.

LEGRAND.

Un air de bonheur ?

ERNEST.

Tout-à-fait

LEGRAND.

Alors, mon cher, c'est une veuve.

LE GARÇON, entrant, à Legrand.

Madame fait demander si monsieur est visible.

LEGRAND.

Oui, oui... (Le Garçon sort. A Ernest.) Tu vas voir ma cantatrice.

ERNEST.

Ah !... ah !...

LEGRAND.

Souviens-toi surtout qu'elle est ma femme... elle passe pour telle dans l'hôtel.

ERNEST.

C'est bien !

On entend chanter Maria.

LEGRAND, remontant au fond.

Je l'entends !... elle chante toujours... je cours à sa rencontre...

ERNEST.

Va ! va, je suis curieux...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIA.

LEGRAND, *allant au fond et prenant Maria par la main au moment où elle parait.*

Bonjour, Diva... Mon ami, j'ai l'honneur de te présenter...

ERNEST.

Ciel!...

MARIA.

Ah!...

LEGRAND.

Quoi?

MARIA, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

LEGRAND.

Qu'y a-t-il donc?

MARIA, *à Ernest.*

Eh bien! monsieur, vous n'avez pas de billet à m'offrir?

LEGRAND.

Qu'est-ce que c'est?... des billets de spectacle?

ERNEST.

Pardon, madame... si j'avais su... si vous m'aviez dit...

MARIA.

C'est juste... vous ne pouviez pas deviner... Du reste, pour que désormais vous ne péchiez plus par ignorance... (*Elle prend la main de Legrand et le présente à Ernest.*) Monsieur, je vous présente mon mari... (*à part.*) futur!...

ERNEST, *après avoir échangé avec Legrand un regard d'intelligence.*

Oh!... c'est bien différent!... mes poursuites, mes importunités cessent dès ce moment, sans préjudice d'ailleurs d'un amour dont rien ne saurait triompher.

LEGRAND, *à part.*

C'était elle!... (*Haut.*) Ah ça! mais sais-tu que tu lui fais une déclaration devant moi?

ERNEST.

Ah! pardon!...

MARIA.

Mon ami, la lettre d'audience est-elle arrivée?

LEGRAND.

Non, mon ange... (*Bas à Ernest.*) Fais-lui donc des yeux...

MARIA, *allant à droite.*

C'est inconcevable!... ces ministres et leurs commis sont d'un laisser-aller... ils ne répondent pas... (*Elle sonne, un Garçon parait.*) Il n'est pas venu de lettre pour M^{me} Legrand?

LE GARÇON.

Non, madame

MARIA.

S'il en vient une, montez-la sur-le-champ... (*Le Garçon sort.*) Mon ami, je passe dans le salon; je vais écrire un mot aux bureaux pour

* Ernest, Legrand, Maria.

savoir si le garçon du ministère n'aurait pas oublié cette lettre.

LEGRAND.

Va, mon ange...

MARIA, *à Legrand.*

C'est que nous avons un concurrent, un homme de Perpignan, protégé par un premier commis... (*À Ernest.*) Sans rancune, monsieur; (*Ernest passe à la gauche de Legrand*) et puisque vous êtes l'ami de mon mari, je vous offre de l'amitié tant que vous voudrez.

Elle sort par la droite.

SCÈNE IX.

LEGRAND, ERNEST.

ERNEST.

C'est donc là ta cantatrice?

LEGRAND.

Nous sommes donc rivaux?... Mais je te cède la place... j'ai le frisson quand je songe qu'elle me tuerait, à la lettre, si elle savait que je suis marié!... Du reste, une femme ravissante!... une voix de sirène!... un charme, des cordes, un timbre qui va à l'âme!... Si tu peux m'en débarrasser...

ERNEST.

Je ne pense qu'à ça... c'est précisément la femme qu'il me faut... je veux faire fortune dans l'industrie. Je ne peux pas toujours m'occuper des adultes.

LEGRAND.

Oui, tu veux exploiter les hommes faits.

ERNEST.

J'ai besoin d'une femme qui sache solliciter sans manquer à la vertu.

LEGRAND.

Sa vertu? je te la garantis...

ERNEST.

Malheureusement elle t'aime...

LEGRAND.

Ah! bah!... les femmes... ça change du matin au soir.

ERNEST.

Celle-ci t'adore depuis six ans.

LEGRAND.

Raison de plus... ça ne peut pas durer longtemps comme ça; c'est un miracle.

ERNEST, *après avoir regardé autour de lui.*

Eh bien, es-tu homme à favoriser mon projet de l'enlever?... J'ai une petite villa à trois lieues de Paris.

LEGRAND.

C'est charmant... Vois-tu, Maria est de ces femmes qui ne se laissent toucher que par des extrêmes... un bon enfant... tout ce qu'il y a de plus obéissant... comme moi, ou bien un fou, un écerelé, un ravisseur comme toi... les femmes n'aiment pas les caractères juste-milieu... elle est capable de t'arracher les yeux les premiers jours, et de te les manger par la suite.

ERNEST.

J'en accepte l'augure...

LEGRAND.

Commence dès ce moment ton entrée en campagne... Elle est dans le salon... viens lui faire ta cour, tandis que j'irai m'habiller.

ENSEMBLE.

Air de Wallace. (Les Immoralités.)

Allons, vite en campagne

En l'avenir j'ai foi,

Et bientôt ^{ma} ta compagne

Aura subi ^{ta} ma loi.

Ils entrent dans la chambre à droite. En même temps Bidos paraît à la porte du fond, une tasse de café à la main.

SCENE X.

BIDOS, seul.

Oh ! le café de Paris est excellent... quand on aime la chicorée... ça éveille... ce n'est pas que j'en aie besoin, Dieu merci... à deux pas d'une femme charmante... Le malheur, c'est que le mari est aussi à deux pas... ce diable d'homme, mon concurrent pour les deux choses auxquelles je tiens le plus. S'il obtient la place... quelle mystification pour moi de lui avoir amené sa femme!.. Je suis piqué... d'abord il me faut quelque chose. (Regardant vers la porte de la chambre d'Estelle qui s'ouvre en ce moment.) Je crois que j'aimerais encore mieux ceci que le reste.

SCENE XI.

BIDOS, ESTELLE.

ESTELLE.

Ah ! vous voilà, mon cousin ?

BIDOS, galant.

Vous avez bien peu reposé.

ESTELLE.

Je n'ai pas pu... j'ai fait ma toilette... je suis si impatiente de savoir... vous le dirai-je?... mais vous allez me trouver bien ridicule, bien peu raisonnable... Savez-vous pourquoi j'ai mis cette robe que mon mari n'a pas encore vue ?

BIDOS.

Pour lui plaire... pour lui paraître encore plus jolie.

ESTELLE.

Du tout, du tout... Les maris sont si ignorans en fait d'étoffes!... Non, une idée m'était venue, c'était de suivre mon mari incognito, de savoir où il va, quelles sont ses habitudes, ses passe-temps, depuis deux mois qu'il est ici... Mais à peine ma toilette a-t-elle été achevée, que j'ai repoussé cette idée comme extravagante... et puis, j'aurais peur de découvrir quelque chose.

BIDOS.

Ça pourrait bien être... c'est si mauvais sujet un mari.

ESTELLE.

Oh ! mon Édouard m'aime!... il m'est fidèle... Si je vous montrais les lettres qu'il m'écrivait.

BIDOS.

Hé ! hé !... il ne voulait pas vous laisser venir à Paris.

ESTELLE.

Oui, mais que de regrets d'être loin de moi... Ce bon Édouard!.. il rêve de sa femme, peut-être.

LEGRAND, dans sa chambre.

Adieu, mon cher.

ESTELLE.

J'entends sa voix !... oh ! comme le cœur me bat !

Elle gagne la gauche, et Bidos la droite en remontant.

SCENE XII.

ESTELLE, BIDOS, ERNEST, MARIA, LEGRAND, habillé, moins l'habit. Il se tient sur la porte de sa chambre, en arrangeant le châle de Maria.

MARIA, paraissant.

Oh ! j'espère beaucoup de ma visite au ministère.

ESTELLE.

Une femme !

Elle abaisse son voile.

Air : Vaudeville de la Haine d'une femme. (Trois Épicier.)

BIDOS, bas à Estelle.

La femme de l'autre, je pense.

MARIA, à Legrand.

Ton habit, tu vas t'enrhumer.

ERNEST.

Dieu ! quelle aimable prévoyance !

MARIA.

C'est mon devoir, je dois l'aimer.

ERNEST, bas à Maria.

Ah ! que j'envie un intérêt si tendre !

MARIA.

Oui, pour lui seul, je dois avoir des yeux.

ESTELLE, à part, tombant sur un siège.

Juste ciel ! que viens-je d'entendre !

MARIA, à Ernest.

A moi vous ne pouvez prétendre.

ENSEMBLE.

ESTELLE et BIDOS.

Ah ! c'est affreux,

Car tous les deux

L'un de l'autre sont amoureux ;

Ah ! c'est honteux !

Voir sous ^{ses} mes yeux

Le triste sort qui l'attend en ces lieux !
m'attend en ces lieux !

MARIA, ERNEST et LEGRAND.

C'est malheureux,

Allons tous deux,

Allez

Et puis revenons en ces lieux.

revenus

Tout est au mieux ;

Car deux beaux yeux

Dans les bureaux ont des succès nombreux.

MARIA, à *Legrand*.

Achève de t'habiller... je vais voir si la lettre d'audience est enfin arrivée... et dans le cas contraire, je donnerai celle-ci au garçon et recommanderai qu'on la porte sur-le-champ au ministère... Tu seras prêt à mon retour, n'est-ce pas, mon ami ?

LEGRAND.

Oui, mon trésor !

MARIA, à *Ernest*.

Voulez-vous prendre ma main, monsieur ?

ERNEST, *bas à Maria*.

Je voudrais la garder toujours, belle dame.

Reprise de l'ensemble. Maria et Legrand se font des mines avant de s'éloigner. Legrand lui envoie des baisers et rentre au moment où elle sort avec Ernest.

SCÈNE XIII.

ESTELLE, BIDOS.

ESTELLE, *debout, à Bidos*.

Une femme !... une femme dont il est aimé !

BIDOS.

Calmez-vous.

ESTELLE.

C'est qu'elle l'a dit !

BIDOS.

J'avoue que ça m'en a bien l'air.

ESTELLE.

Je vais entrer dans sa chambre ; je n'y peux plus tenir ; il faut que je sache tout... que je fasse une scène.

BIDOS.

Du bruit !... de l'éclat !... du scandale !... c'est le moyen de ne rien éclaircir !... Voyant leur liaison connue, ils prendront leurs précautions... ils se verront secrètement ; votre mari vous fera un conte, et vous ne saurez rien... Tâchons plutôt de savoir à quels termes ils en sont, et, pour cela, point de colère, point d'empchement.

ESTELLE.

Oh ! le traître !... Je suis malade, j'ai la fièvre.

BIDOS, *la caressant de la voix et du regard*.

Pauvre femme ! si jeune, si jolie !... Quand je vous dis que tous les maris sans exception sont des monstres !... Ah ! quelle différence si j'avais eu le bonheur de vous épouser !

ESTELLE.

Cette femme va revenir ; je lui demanderai...

BIDOS.

Vous allez tout gâter ; vous n'avez pas assez de sang-froid pour cela... Je m'en charge ; comptez sur mon zèle, je la ferai causer... je saurai tout.

ESTELLE.

Cousin, ne me cachez rien, au moins.

BIDOS.

Soyez tranquille. (*A part*.) J'en mettrais plutôt de mon invention.

ESTELLE.

Oh ! non... je ne puis croire... mes yeux me trompent, mes oreilles m'ont abusée. Lui, lui,

Édouard, si tendre, si empressé, si amoureux de moi !... Mais, s'il m'a trahie, s'il m'a oubliée, je jure...

BIDOS.

Oui, oui, nous arrangerons ça... Rentrez, rentrez... la voici.

Elle rentre.

SCÈNE XIV.

BIDOS, MARIA, LE GARÇON.

MARIA.

Garçon !

BIDOS, *s'avançant et saluant*.

Madame...

MARIA, *lui faisant la révérence, et puis parlant au Garçon*.

Deux tasses de chocolat dans le salon.

BIDOS, *même jeu*.

Pardon...

MARIA, *même jeu*.

Nous le prendrons tandis que vous ferez la chambre de M. Legrand.

BIDOS, *de même*.

Je voudrais bien...

MARIA, *de même*.

Surtout, n'oubliez pas la lettre.

LE GARÇON, *sortant*.

Bien, madame.

BIDOS, *s'avançant et saluant*.

Mille excuses, madame.

MARIA, *faisant la révérence*.

Monsieur...

BIDOS.

C'est peut-être une indiscretion... Mais il me semble que je reconnais madame... du moins, la ressemblance est si frappante....

MARIA, *rapidement*.

Je suis la femme de M. Legrand, professeur de quatrième à Toulouse... Je sollicite, pour mon mari, une place d'inspecteur d'Académie ; j'ai demandé une audience au secrétaire général du ministère, j'attends sa lettre... voilà ce que je suis... Me reconnaissez-vous ?

Le Garçon entre chez Legrand, portant deux tasses.

BIDOS.

Non, madame, mais...

MARIA, *saluant et se retirant*.

Alors, pardon, monsieur.

BIDOS, *s'inclinant*.

Pardon, madame.

Elle entre chez Legrand.

SCÈNE XV.

BIDOS, puis ESTELLE.

BIDOS.

Voilà une femme étonnante ! elle n'aime pas à causer.

ESTELLE, *paraissant*.

Eh bien ! vous l'avez vue, vous lui avez parlé ?

BIDOS.

Oui.

ESTELLE.

Que dit-elle?

BIDOS.

Une chose incroyable. Elle se dit la femme de votre mari.

ESTELLE.

Est-il possible!

BIDOS.

C'est sans doute une manière de parler empruntée aux militaires, qui appellent ainsi leurs maîtresses : votre mari a trop de bon sens pour s'exposer à l'inconvénient d'avoir deux...

ESTELLE.

Je vais me trouver mal.

BIDOS.

Pas encore, je vous en prie; rien n'est désespéré.

ESTELLE, *gémissant.*

Oh! oh!...

BIDOS.

Cette dame attend une lettre d'audience, pour aller solliciter, en faveur de votre mari, la place que je venais demander moi-même.

ESTELLE.

Quelle horreur! quelle indignité!... Eh bien! cousin, avais-je tort d'être jalouse, de soupçonner mon mari? Oh! il ne sait pas de quoi je suis capable!... Et cette femme! cette femme!... J'en deviendra folle... mais avant... j'irai... ou plutôt, non, je suivrai vos conseils, je surveillerai toutes les démarches de mon mari, et si, en effet, cet étrange mystère n'a pas une explication qui me rende le repos... oh! alors...

BIDOS.

Alors?...

ESTELLE.

J'en mourrai!...

BIDOS.

Y songez-vous!...

ESTELLE.

Avant tout, enfin, je veux que vous ayez la place que cette femme va solliciter pour mon mari.

BIDOS.

Vous voulez?

ESTELLE.

Oui, oui... Je verrai moi-même le secrétaire-général; je lui parlerai en votre faveur... je lui dirai que Legrand pense mal... que vous, au contraire, vous pensez bien.

BIDOS.

D'autant mieux que je ne pense pas du tout en politique.

ESTELLE.

Et nous verrons, nous verrons.

BIDOS.

Oh! cousine, je ne voudrais pas! Que dirait plus tard mon cousin? je passerais pour un intrigant.

ESTELLE.

Du tout, je m'en charge; et puis, je ne veux plus que mon mari me quitte... je l'aime... je veux qu'on le destitue. Quand vous aurez la place, quand il n'aura plus de prétexte pour rester à Paris, nous verrons ce qu'il fera.

BIDOS.

Vous exigez que je consente...

ESTELLE.

Je le veux!... je suis jalouse, je suis furieuse; je veux me venger.

BIDOS.

Disposez de moi... Mais, j'y songe! comment faire? cette femme verra le secrétaire-général ce matin, et vous ne pourrez, vous, avoir une audience que demain au plus tôt, en la demandant aujourd'hui.

ESTELLE.

Ah! mon Dieu! quel malheur! si mon mari allait obtenir la place!

BIDOS.

Comment faire?

ESTELLE.

Tenez, pour en finir, je cours le trouver; je vais éclater, puis le suivre comme son ombre; il n'y a que ce parti.

Elle passe *.

SCENE XVI.

LES MEMES, UN GARDE MUNICIPAL **.

LE GARDE.

M^{me} Legrand?

ESTELLE.

C'est moi.

LE GARDE.

Une lettre du ministère.

ESTELLE.

Donnez!

Le Garde lui donne la lettre et sort.

BIDOS.

Elle n'est pas pour vous!

ESTELLE, *décachetant.*

Elle est à mon adresse.

BIDOS.

Cette dame porte le nom de votre mari... c'est quelque petite cousine; c'est bien dangereux, les petites cousines.

ESTELLE, *lisant.*

« Cabinet du secrétaire général du ministère » de l'instruction publique. Monsieur le secrétaire général aura l'honneur de recevoir madame Legrand le jeudi 3 février, dix heures du matin. »

BIDOS, *tirant sa montre.*

C'est aujourd'hui... Dix heures moins un quart.

ESTELLE.

Demandez une voiture.

* Bidos, Estelle.

** Bidos, le Garde, Estelle.

BIDOS, *sonnant.*

Garçon!... (*A part.*) Sa tête se monte... ça merche.

SCENE XVII.

BIDOS, LE GARÇON, ESTELLE*.

LE GARÇON.

On a appelé.

BIDOS.

Un fiacre, à l'instant.

ESTELLE.

Un cabriolet.

LE GARÇON.

Un fiacre pour monsieur; un cabriolet pour madame?

ESTELLE.

Non... un cabriolet seulement.

LE GARÇON, *sortant.*

Bien!

BIDOS, *au Garçon.*

Vous me donnerez mon manteau.

ESTELLE.

Voyons!... vos papiers, vos lettres de recommandations, votre demande apostillée...

BIDOS, *donnant des papiers.*

Voici, voici... une lettre d'un vieux pair de France.

ESTELLE.

Bon!

BIDOS.

Un certificat de haute moralité, signé par un magistrat, à la sollicitation de sa maîtresse.

ESTELLE.

Donnez, donnez.

BIDOS.

Puis, ma demande apostillée par un député qui ne dit jamais rien... mais qui pense tout ce qu'il dit.

LE GARÇON, *rentrant une lettre à la main et un registre de l'autre.*

Le cabriolet est là**.

ESTELLE.

Partons pour le ministère.

LE GARÇON, *à la table de gauche.*

Pardon!... Monsieur voudrait-il me dire son nom... pour que je l'inscrive sur le registre?

BIDOS.

Bidos.

LE GARÇON.

Et madame?

ESTELLE.

Moi... je...

BIDOS.

C'est ma femme.

LE GARÇON.

Merci.

Estelle et Bidos sortent.

* Le Garçon, Bidos, Estelle.

** Bidos, le Garçon, Estelle.

SCENE XVIII.

LE GARÇON, puis MARIA, LEGRAND.

LE GARÇON, *inscrivant.*

Monsieur Bidos et sa femme, de Perpignan.

LEGRAND.

Garçon! garçon!

LE GARÇON.

Monsieur...

MARIA, *voyant la lettre que tient le Garçon.*

Ah! la lettre?

LE GARÇON*.

Oui, madame... celle que vous m'aviez donnée pour envoyer au ministère, et que vous m'aviez dit de garder cinq minutes, et de vous rendre, si celle que vous attendiez du ministère arrivait avant ce temps.

MARIA.

Eh bien?

LE GARÇON.

Eh bien, madame! vous avez reçu la lettre du ministère... et voici.....

MARIA.

Comment! j'ai reçu...

LE GARÇON.

Un garde municipal l'a apportée.

MARIA.

Qu'est-ce que vous dites?

LE GARÇON.

Il m'a dit qu'il l'avait remise ici à une dame.

MARIA.

Je ne l'ai pas reçue.

LE GARÇON.

A moins qu'il ne l'ait donnée à M^{me} Bidos pour vous la remettre.

MARIA.

M^{me} Bidos!

LE GARÇON.

Qui est arrivée avec son mari.

MARIA, *à Legrand.*

Bidos!... mais c'est le nom de ton compétiteur.

LEGRAND.

Je ne sais pas.

MARIA.

J'en suis sûr; on me l'a dit hier dans les bureaux.

LEGRAND.

Qu'est-ce que ça signifie?

MARIA.

Cela signifie que nous sommes joués; que ce M. Bidos est le monsieur qui m'a tant saluée tout-à-l'heure, qui voulait adroitement me faire parler; il a su que j'allais solliciter pour son concurrent... sa femme est quelque intrigant... ils se seront emparés de ma lettre pour la détourner, pour gagner un jour sur nous et emporter la place.

LE GARÇON.

En effet, M^{me} Bidos a dit à son mari... Partons pour le ministère.

* Le Garçon, Maria, Legrand.

MARIA.

Garçon, faites avancer ma voiture.

LE GARÇON, *sortant*.

Bien, madame.

MARIA.

Oh ! rassure-toi, nous arriverons en même temps qu'eux... je n'ai pas de lettre, je forcerai la porte ; je n'ai pas peur des huissiers, moi... je veux que tu sois inspecteur, tu le seras, je te le promets, ne te chagrine pas.

LEGRAND, *très-flegmatique*.

Mais je ne me chagrine pas du tout.

MARIA.

J'y tiens !... je te l'ai dit, c'est mon goût ; je veux être la femme d'un inspecteur... sois tranquille.

LEGRAND.

Je suis parfaitement tranquille.

MARIA.

Inspecteur aujourd'hui, nous nous marions demain.

LEGRAND.

Mais, mon Dieu, je n'ai pas d'ambition.

MARIA.

Oui, je sais... tu n'aimes que moi... que t'importent les honneurs, les places?... ce que tu veux, c'est moi, ta Maria, l'amie de ton enfance, celle

que Dieu t'a destinée, celle à qui tu as promis ta foi, et qui t'a engagée la sienne... oui, la sienne à jamais, car je t'aime... je t'aime !... tu es le seul homme que j'aie jamais aimé ; je n'ai pas éparpillé mon cœur, moi, comme les autres, il a été tout entier à toi, de loin comme de près... aussi, j'ai le droit d'être exigeante... Je veux toute ta tendresse, tout ton amour, sans partage... Dieu ! partager !... oh ! non, tu ne me donneras pas de rivale ; tu me connais, tu aurais beau fuir, je te tuerais !

LEGRAND, *alarmé*.

Chère amie !... quel bonheur !...

LE GARÇON, *rentrant*.

Votre voiture vous attend.

LEGRAND, *à part*.

Bon Ernest... quel ami !... s'il me l'enlève...

MARIA.

Allons au ministère.

LEGRAND.

Allons au ministère.

Il^s sortent.

LE GARÇON.

Tout le monde aujourd'hui marche au ministère !

* Le Garçon, Maria, Legrand.

ACTE DEUXIÈME.

Antichambre de ministère. A gauche, premier plan, porte du cabinet du secrétaire général ; sur le second plan, cheminée avec pendule. A droite, premier plan, une grande fenêtre avec un large et long rideau d'étoffe commune ; porte d'entrée au fond. Chaises, fauteuils, grand canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNEST, UN HUISSIER.

Ernest entre d'un air délibéré, l'huissier court après lui.

L'HUISSIER.

Monsieur !... monsieur !... où allez-vous ?... qui demandez-vous ?

ERNEST, *fat*.

Le secrétaire général... monsieur Saint-Clair ?

L'HUISSIER.

Il n'est pas encore venu... d'ailleurs, monsieur, avez-vous votre lettre d'audience ?

ERNEST.

Est-ce que j'en ai besoin ?... je ne viens jamais, moi, pour lui parler d'affaires... Vous voyez bien que j'ai mes entrées gratuites et à vie... c'est-à-dire tout le temps qu'il sera en place, ce qui de nos jours n'est pas la même chose.

L'HUISSIER, *prudent*.

Monsieur, je ne m'occupe pas de politique.

ERNEST.

Ni moi non plus.

Il s'assied.

L'HUISSIER, *étonné*.

Monsieur, je vous ai dit...

ERNEST.

Et moi, je vous réponds que je suis l'intime

ami de M. Saint-Clair... je viens le prier à dîner... c'est la centième fois que ça m'arrive ; vous devriez me reconnaître, je suis assez remarquable pour ça... un homme qui ne sollicite pas... et qui invite à dîner, qui donne des bals, qui prodigue le champagne...

L'HUISSIER.

Monsieur Ernest de Monval ?

ERNEST.

Directeur du journal de mœurs pour les adultes.

L'HUISSIER.

C'est juste... pardon, je ne vous remettais pas... nous voyons ici tant de figures... M. le secrétaire général n'est pas encore levé sans doute.

ERNEST.

C'est bien, je l'attendrai.

L'huissier s'incline et sort.

SCÈNE II.

ERNEST, puis SAINT-CLAIR.

ERNEST.

Ce diable de Saint-Clair !... je ne sais pas quel train de vie il mène... Il doit veiller fort tard, puisqu'il dort toute la journée.

Air du Baiser au porteur.

Il s'est déjà permis mainte incartade.
Ce n'est pas bien dans un poste moral.
S'il n'était pas mon ancien camarade,
Je le ferais tanser dans mon journal,
Car son exemple est d'un effet fatal.
Tous ces messieurs d'instruction publique
Sont, à mes yeux, de grands théoriciens ;
Mais quand pour eux arrive la pratique,
On en voit peu qui soient bons praticiens.

SAINT-CLAIR, paraissant et à la contonnade.
C'est bien... c'est bien.

ERNEST.

Le voici !

SAINT-CLAIR, lui tendant la main.

Bonjour, cher... quel bon vent t'amène ?

ERNEST.

Je viens te parler d'affaires d'abord... te demander de l'avancement pour un de mes amis, Legrand, que tu ne connais pas, que tu n'as jamais vu.

SAINT-CLAIR.

Où as-tu ta lettre d'audience ?

ERNEST.

Tiens!... tu fais comme ton huissier, toi !

SAINT-CLAIR.

Je ne parle jamais d'affaires avec les hommes qu'au café de Paris ou au bal de l'Opéra.

ERNEST.

Mais il me semble qu'il vaudrait mieux parler affaires ici, et ne songer qu'au plaisir hors du ministère.

SAINT-CLAIR.

Du tout... mauvais système... Si, au ministère, je ne m'occupais pas de mes plaisirs, je serais écrasé par l'ennui des affaires.

Il rit.

ERNEST.

Puisqu'il en est ainsi, viens dîner avec moi au café de Paris... pour affaires.

SAINT-CLAIR.

Allons nous occuper du menu dans mon cabinet. (*Il sonne. A l'Huissier.*) Je m'enferme avec monsieur pour une affaire très-importante.

ERNEST, à part.

Et moi qui ai dit à l'huissier que c'était un dîner!... après ça il est très-important de dîner.

SAINT-CLAIR.

Vous renverrez à demain tous ceux qui ont des audiences pour aujourd'hui... je ne veux recevoir personne.

ERNEST, à demi-voix.

J'en excepte !

SAINT-CLAIR.

Non...

ERNEST, bas.

Une dame...

SAINT-CLAIR, bas.

Ah!...

ERNEST, bas.

Madame Legrand...

SAINT-CLAIR, bas.

Jolie ?

ERNEST, bas.

Ravissante !

SAINT-CLAIR, à l'Huissier.

Vous ne laisserez entrer que M^{me} Legrand... quand monsieur sera sorti.

ERNEST.

L'aristocratie des jolies femmes est la seule qui n'ait pas perdu ses droits.

Air de Victorine. (Femme au salon.)

Des grands abus lorsqu'ils ont fait le siège,
Les hommes n'ont, hélas ! rien respecté,
Il n'ont laissé debout qu'un privilège,
Et c'est, mon cher, celui de la beauté.

SAINT-CLAIR.

Sais-tu pourquoi ? la raison en est claire.
De la beauté qui charme et qui séduit
La femme est bien seule propriétaire ;
Mais c'est à nous que revient l'usufruit.

Ils entrent dans le cabinet.

SCENE III.

L'HUISSIER, se promenant ; puis ESTELLE et BIDOS ; celui-ci porte son manteau.

ESTELLE, montrant l'huissier à Bedos.

Est-ce que c'est le ministre ?

BIDOS.

Non, c'est le bedeau de la paroisse... l'huissier...

ESTELLE, présentant sa lettre d'audience.

Monsieur...

L'HUISSIER, à Estelle.

C'est bien !

ESTELLE.

Où faut-il que j'entre ?

L'HUISSIER, désignant le cabinet.

Veillez attendre... monsieur le secrétaire général est avec quelqu'un. (*A Bidos.*) Votre lettre, monsieur ?

BIDOS.

J'accompagne madame...

L'HUISSIER.

Bien, monsieur...

Il se retire.

BIDOS.

Voilà un homme qui n'est pas huissier depuis long-temps... il est poli.

SCENE IV.

ESTELLE, BIDOS.

ESTELLE, quittant son châle.

Oh ! j'étouffe !...

BIDOS, l'aidant.

Allons, calmez-vous, cousine!... vous êtes dans un état d'irritation...

ESTELLE, très-animée.

Que je me calme!... vous ne me connaissez pas... Je suis bonne, douce, timide... quand je n'ai pas à me plaindre... mais, quand on me

blesse... quand on m'outrage, voyez-vous... Je suis capable de tout.

BIDOS, à part.

Allons... ça va de mieux en mieux... je deviens bel homme.

ESTELLE.

C'est que... vous les avez entendus... ils se tutoient...

BIDOS.

C'est la parenté... et entre parens...

ESTELLE.

Ils se disent des douceurs...

BIDOS.

Entre parens...

ESTELLE.

Ils ont des tête-à-tête...

BIDOS.

Entre parens... ça n'est pas immoral.

ESTELLE.

Je vous dis que c'est une intrigue... et cependant...

Aria de M. Masset. (Femme au salon.)

Regardez, sans être coquette,
Je n'ai pas de trop vilains yeux ;
Ma taille n'est pas trop mal faite
Et mon air trop disgracieux.
Dites-le-moi, soyez sincère ;
Si mon mari l'édit bien voulu,
N'était-ce pas le nécessaire...
Et même un peu de superflu ?

BIDOS.

(Parlé.) Du superflu et du superfin.

On entend sonner.

SCENE V.

LES MÊMES, ERNEST, puis L'HUISSIER.

ERNEST, sortant du cabinet, se retourne et dit.

C'est convenu... dans une heure... au café de Paris... (En passant il lorgne Estelle et dit :) Si cette dame pénètre jusqu'à lui... j'ai bien peur de l'attendre deux heures.

Il sort, Saint-Clair sonne de son cabinet.

L'HUISSIER, entrant par le fond, à Estelle.

Madame, vous pouvez entrer.

Il indique le cabinet; Estelle y entre, l'huissier se retire.

SCENE VI.

BIDOS, seul.

Je ris de bon cœur quand je songe à la mine que va faire la maîtresse de mon cousin Legrand... car c'est sa maîtresse... lorsqu'elle apprendra que la place est donnée... (il rit) ah ! ah ! ah ! ah !

Un bruit se fait entendre dans le vestibule de l'huissier. Legrand et Maria paraissent au fond, ainsi que l'huissier.

SCENE VII.

MARIA, LEGRAND, L'HUISSIER, qu'on voit dans le vestibule; BIDOS en scène.

MARIA.

Monsieur !... monsieur !... c'est une indignité !

BIDOS.

C'est elle !... Ah ! mon Dieu !... elle est furieuse !... ça m'a l'air d'une maîtresse femme !... Elle crie... Si elle allait me reconnaître... Jetons-nous dans ce fauteuil, et feignons de dormir.

Il se jette dans un fauteuil, met un mouchoir sur sa bouche, enfonce son chapeau et s'engouffre dans son manteau.

L'HUISSIER.

Je vous répète, madame, que j'ai des ordres formels à cet égard... M. le secrétaire général ne recevra plus personne... D'ailleurs, dans ce moment il est avec quelqu'un...

MARIA.

Que m'importe ?

L'HUISSIER.

Dans aucun cas, du reste, vous ne pouvez être admise sans lettre d'audience.

MARIA.

Mais, je vous dis, monsieur, pour la troisième fois, qu'on me l'a volée... Il faut à toute force que je parle à M. Saint-Clair; nous ne sommes pas ici dans un ministère turc, je présume.

L'HUISSIER, prudent.

Turc !... madame, je ne m'occupe jamais de politique !

MARIA.

Ni mol non plus.

L'HUISSIER.

Ecoutez !... tout ce que je puis faire, c'est de demander à M. Saint-Clair s'il veut vous recevoir quand la personne qui est avec lui sera sortie.

Il sort.

SCENE VIII.

BIDOS, enfoncé dans le fauteuil; LEGRAND et MARIA.

MARIA, assise.

A-t-on idée d'une semblable mystification ?... une intrigante détourne ma lettre d'audience pour me gagner de vitesse; et me voici de plus, obligée de faire antichambre à la porte d'un petit secrétaire général.

LEGRAND.

Toi, qui chez les souverains du Nord entrais sans te faire annoncer... toi, que la sainte alliance recevait toujours à bras ouverts !

BIDOS, à part.

Est-ce que c'est une princesse ?

MARIA.

C'est indigne...

LEGRAND.

Calme-toi, chère amie; tu fais un bruit...

MARIA.

Je ne veux pas me calmer... je veux faire du bruit... je suis dans mon droit!

LEGRAND.

Ton droit, je ne dis pas. (*Désignant Bidos qui fait semblant de dormir.*) Mais voici un solliciteur arrivé avant nous; il dort... si tu l'éveilles, il réclamera... et il te faudra attendre encore.MARIA, *baissant le ton.*

Oui, c'est vrai, je n'avais pas vu; mais, je ne puis maîtriser mon impatience; je m'en vais dans les bureaux m'informer, prendre des renseignements sur la concurrence... Quel dommage que tu ne sois pas professeur à Saint-Petersbourg!... Tu aurais déjà ta commission d'inspecteur général des études, si on en fait en Russie... Du reste, ne t'inquiète pas.

Elle sort.

Air : *Je garderai Madelinette.*

LEGRAND.

Ma chère, rien ne me tracasse,
Je prends tout ça tranquillement,
Et je suis content de ma place...
Peu de gens en disent autant.

MARIA.

C'est un passe-droit effroyable.
Si l'on ne veut pas te porter,
Je m'en vais faire un bruit de diable.LEGRAND, *à part.*

Elle n'a pour ça qu'à chanter.

ENSEMBLE.

LEGRAND.

Ma chère, rien ne me tracasse, etc.

MARIA.

Mon cher, que rien ne te tracasse,
Et prends tout ça tranquillement.
Il me faut pour toi cette place,
Et je l'aurai certainement.

Elle sort.

SCENE IX.

BIDOS, LEGRAND.

BIDOS, *à part.*

Voyons un peu... La cousine est là pour longtemps, et l'autre ne reviendra pas de sitôt... Quand on est dans les bureaux... Le cousin ne me connaît pas... si je le faisais causer... pour savoir...

Il bâille en étendant les bras.

LEGRAND, *qui s'est arrêté devant la cheminée, et le dos tourné au feu; à part.*

Allons, voilà l'autre qui s'éveille... Si je le priais de céder son tour à une dame?

BIDOS, *allant à la cheminée.*

Il fait froid aujourd'hui.

LEGRAND *le salue et en est salué.*

Oui... le temps n'est pas chaud.

BIDOS.

Il est humide...

LEGRAND.

Oui... il n'est pas sec, ce temps-là...

BIDOS.

C'est la pluie...

LEGRAND.

Oui... c'est qu'il pleut...

BIDOS.

C'est désagréable d'attendre...

LEGRAND.

Oui, c'est ennuyeux... surtout pour une femme. J'ai la mienne qui est dans les bureaux... il nous est arrivé... on lui a volé sa lettre d'audience... Seriez-vous assez bon, monsieur, pour lui céder votre tour... un instant?

BIDOS.

Je n'ai point à voir le secrétaire général, monsieur... j'attends la personne qui est avec lui.

LEGRAND.

Ah! tant mieux... ma femme alors...

BIDOS, *à part.*Sa femme! (*Haut.*) Ah!... cette dame, qui se plaignait à l'huissier.

LEGRAND.

Vous avez entendu...

BIDOS.

Je vous en fais mon compliment, monsieur... c'est une fort belle personne.

LEGRAND, *modeste.*

Ah!... monsieur!

BIDOS.

Pleine de force, d'énergie...

LEGRAND, *à part.*Que trop! (*Haut.*) Oui, je l'avoue, elle ne manque pas d'énergie; elle a l'organe...

BIDOS.

On est heureux, lorsqu'on sollicite, d'avoir une recommandation comme celle-là...

LEGRAND.

Oui, ça fait toujours du bien à un mari!

BIDOS, *à part.*Un mari!... (*Haut.*) Oui, on devient souvent ce qu'on n'aurait pas été sans ça.

LEGRAND.

On s'élève...

BIDOS.

C'est très-agréable.

LEGRAND.

Monsieur est peut-être aussi heureux que moi, et c'est un auxiliaire comme le mien qui sollicite en sa faveur?... une femme?...

BIDOS.

Oui, monsieur!

LEGRAND.

Une amie...

BIDOS.

Oui, une amie... une amie intime?...

LEGRAND, *à part.*C'est sa maîtresse. (*Haut.*) Pensez-vous, monsieur, que votre dame en ait encore pour longtemps?

BIDOS, à part.

Si je pouvais le faire partir avec sa... (*Haut.*)
Oui, monsieur.

LEGRAND.

Et nous qui n'avons presque rien pris ce matin!

BIDOS.

Oh!... vous auriez bien le temps d'aller dîner.

LEGRAND, se promenant.

Merci, monsieur... Puisque c'est comme ça... ma femme va venir... je lui dirai...

BIDOS, à part.

Elle va venir. (*Quittant la cheminée.*) Remettons-nous à faire l'endormi.

Il se remet dans le fauteuil et ferme les yeux.

LEGRAND, à part.

Il est encore bien heureux, lui, de pouvoir dormir au ministère... le temps ne lui dure pas...

BIDOS, parlant le mouchoir sur la bouche.

Ce temps sombre assouplit.

Il fait l'endormi.

LEGRAND.

Oui, ce temps sombre engage au sommeil... (*A part.*) Ce monsieur doit avoir passé une mauvaise nuit. (*Désignant le cabinet.*) Et cette dame? je voudrais bien savoir comment elle est... car je connais ces messieurs des ministères...

Air de l'Anonyme. (*L'Apprenti.*)

De peu d'attraits si la dame embellie
A dépassé l'âge de quarante ans,
De là bientôt elle sera sortie,
Et, j'en suis sûr, j'attendrai peu de temps.
Si ses attraits sont de ceux qu'on admire,
Et si le cœur s'émeut en la voyant,
J'irai dîner, et je pourrai bien lire
Le *Moniteur*, même avec supplément.

Voyons un peu!

Il s'approche de la porte, qui est restée entrouverte.

BIDOS, le regardant du coin de l'œil.

Que va-t-il faire?

LEGRAND, regardant dans le cabinet.

Je ne la vois que par derrière, dans la glace...

BIDOS, à part.

Il regarde dans le cabinet... ah!... mon Dieu!

LEGRAND, à part.

Le secrétaire lui sourit... et l'autre, l'amant qui dort... ils sont tous comme ça... ces amans...

BIDOS, à part.

Je ne sais pas si je dois avoir peur... mais ce que je sais bien, c'est que j'ai une envie de rire!...

LEGRAND, à part.

Je crois qu'elle va se tourner...

BIDOS, étouffant son rire.

Ah! ah! ah!

LEGRAND, se relevant.

Il s'éveille!... c'est drôle, cette dame... Il se rendort... (*Il regarde dans le cabinet.*) Un port de tête absolument... je la verrais de profil... si ce n'était son chapeau...

BIDOS, étouffant son rire.

Ah! ah! ah!

LEGRAND, se relevant et regardant Bidos.

Ce monsieur est bien enrhumé! (*Il regarde.*) Le secrétaire lui désigne la muraille du doigt... il lui montre le tableau des amours de Louis XIV. Le Louis XIV est à la mode aujourd'hui... Enfin, elle se tourne de ce côté... je vais la voir...

BIDOS, à part.

Levons-nous, pour le détourner de là.

LEGRAND, à part.

Ciel! (*Entendant Bidos qui fait du bruit, il se détourne.*) Ce n'est pas possible... ma... oh! non... j'ai mal vu... ce n'est pas ma...

BIDOS, pour le détourner.

C'est une bien belle ville que Paris.

LEGRAND, agité.

Superbe ville...

BIDOS.

Tous les plaisirs s'y trouvent réunis.

LEGRAND.

Tous!... et quelle liberté... Ne me parlez pas de la province... si on a une affaire de cœur... tout le monde le sait, et vous critique... tandis que dans la capitale...

BIDOS.

C'est charmant.

LEGRAND.

Monsieur est de Paris?

BIDOS.

Non, monsieur!... et monsieur?

LEGRAND.

Non, monsieur.

BIDOS.

Ah!...

LEGRAND.

Il me semble que j'ai rencontré monsieur quelque part...

BIDOS.

C'est bien possible... c'est là qu'on se rencontre ordinairement.

LEGRAND.

Au théâtre... avec une dame... jeune et jolie... les yeux...

BIDOS.

Oui...

LEGRAND.

Avec un chapeau de...

BIDOS.

Oui...

LEGRAND.

Brune...

BIDOS.

Blonde...

LEGRAND.

De Toulouse...

BIDOS.

De Tarascon...

LEGRAND, s'oubliant.

Ce n'est pas ça...

BIDOS.

Je vous demande pardon, monsieur.

LEGRAND, à part.

La porte du cabinet s'ouvre... si c'est elle!...
et Maria qui peut venir...

BIDOS, très-embarrassé, à part.

Il est bien difficile de se tirer de là...

LEGRAND, sans être vu de Bidos.

Derrière ce rideau... je verrai sans être vu!

Il se cache.

BIDOS, le croyant là.

Monsieur, si vous voulez un dîner délicat...
je connais un restaurant qui... Où diable est-il
passé? il est sorti... tant mieux!

SCENE X.

LEGRAND, caché; ESTELLE, reconduite jus-
qu'au milieu de l'antichambre par SAINT-
CLAIR, BIDOS.

ESTELLE.

Je vous le répète, monsieur le secrétaire géné-
ral, mon protégé a tous les droits à votre bien-
veillance.

LEGRAND, à part.

C'est elle!... est-ce qu'elle est venue solliciter
pour moi?

ESTELLE.

Son concurrent, au contraire, mérite plutôt
votre disgrâce que vos faveurs.

SAINT-CLAIR.

Je verrai, madame.

ESTELLE.

Il n'y a qu'une voix à Toulouse sur son compte...
M. Legrand est fort négligent, fort inexact.

LEGRAND, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit?

ESTELLE.

Et puis, il pense fort mal... c'est un anarchiste;
il mettra le feu dans le pays.

LEGRAND, à part.

Si je sais où j'en suis...

ESTELLE.

Il a quitté sa femme, il a quitté son poste... il
est à Paris, il est d'une société secrète.

LEGRAND, à part.

Je tombe de mon haut.

ESTELLE.

Ainsi, monsieur...

SAINT-CLAIR.

Du reste, madame, allez dans les bureaux; de-
mandez une note exacte des titres de votre pro-
tégé, et veuillez me l'apporter.

Air du Bal du grand monde.

Heureux de vous être agréable,
Vous plaire est mon vœu le plus doux.

ESTELLE.

Monsieur, vous êtes trop aimable.
Dans peu d'instans je suis à vous.
L'emploi qu'à tout prix je réclame,
J'y tiens; c'est mon vœu favori.

SAINT-CLAIR.

A tout prix?... vous l'aurez, madame,
A part, près du rideau derrière lequel est caché Le-
grand.

Ça peut coûter cher au mari.

Legrand fait un mouvement.

ENSEMBLE.

ESTELLE.

Oui, vous voulez m'être agréable
Et combler mon vœu le plus doux;
Monsieur, vous êtes bien aimable,
Dans peu d'instans je suis à vous.

BIDOS.

Ce secrétaire est agréable,
A ma belle il fait les yeux doux;
Mais, mon cher, cette femme aimable
Elle est pour moi, non pas pour vous.

SAINT-CLAIR.

Heureux de vous être agréable,
Vous plaire est mon vœu le plus doux.
Vraiment vous êtes agréable,
Et je ne reste que pour vous.

LEGRAND, à part.

Ce secrétaire abominable
A ma femme fait les yeux doux,
Je prévois un sort effroyable,
Et je sens fléchir mes genoux.

Estelle sort par le fond avec Bidos, et Saint-Clair
entre dans son cabinet.

SCENE XI.

LEGRAND, seul, ne pouvant marcher.

Je ne peux pas marcher... (Il s'assied.) Ma
femme à Paris!... à Paris, sans ma permission!...
Ah! c'est qu'elle ne pouvait pas me la demander
pour ce qu'elle vient y faire, me dénoncer, me
calomnier!... Dire que je suis capable de mettre
le feu au département... elle est folle!... Et cet
homme qui l'accompagne, qui est son amant, qui
me l'a dit. Oh! j'en perdrai la tête. Et puis,
quittez vos femmes! éloignez-vous d'elles après la
lune de miel, pour vous distraire avec une an-
cienne!... Ah! si j'avais su! si j'avais prévu! il
valait cent fois mieux m'exposer à l'ennui que
d'encourir une catastrophe... mais ma femme va
revenir... Je saurai... ou plutôt si j'allais la join-
dre... oui, oui, profitons du moment où Maria
n'est pas là.

Il va pour sortir, Maria entre au même instant.

SCENE XII.

MARIA, LEGRAND, puis SAINT-CLAIR.

MARIA, à Legrand.

Eh bien! cette personne n'est pas encore par-
tie?...

LEGRAND, agité.

Si; mais pardon, ma chère amie, je te quitte...
une affaire... nous nous retrouverons demain. (A
part.) Je changerai d'hôtel aujourd'hui.

MARIA.

Non, reste... attends-moi, je vais entrer.

LEGRAND.

Oui, au fait... entre, je t'attends. (*A part.*) Je me sauverai.

Saint-Clair paraît.

MARIA.

Ah ! monsieur le secrétaire général, je puis enfin vous voir, c'est heureux !

SAINT-CLAIR, *galant.*

C'est plus heureux pour moi, madame.

MARIA.

Une intrigante, une concurrente a dérobé ma lettre d'audience, et on me fait faire antichambre depuis deux heures... c'est inouï ; on est plus galant chez les Russes.

SAINT-CLAIR.

Pardon ! qui êtes-vous, madame ?

MARIA.

M^{me} Legrand.

SAINT-CLAIR.

Ah ! mon ami Ernest m'a parlé en faveur de votre mari, mais la dame qui me quitte m'en a dit un mal affreux... Il paraît qu'il a des opinions très-avancées, très-exagérées ; en un mot ; c'est un brouillon politique.

MARIA.

Un brouillon !.. lui ?... l'éloge de mon mari serait suspect dans ma bouche, mais (*designant Legrand*) monsieur, mon compatriote, qui le connaît, pourra vous dire... (*Bas à Legrand.*) Parle donc un peu, il ne te connaît pas.

LEGRAND.

Personne mieux que moi, monsieur, ne connaît les opinions de M. Legrand ; elles ne sont pas avancées, au contraire, je vous en donne ma parole d'honneur.

MARIA, *à Saint-Clair.*

Vous voyez, monsieur, que la place que je sollicite pour lui...

SAINT-CLAIR, *à part.*

Elle est jolie aussi ! (*Haut.*) Pardon, madame ; j'entre chez le ministre. Faites une pétition, je la présenterai.

Il entre chez le ministre.

SCENE XIII.

LEGRAND, MARIA, ERNEST.

ERNEST, *en entrant, va vers le cabinet.*

J'étais sûr qu'il me ferait attendre... Oh ! quand il donne audience aux dames...

MARIA.

Ah ! monsieur Ernest, c'est Dieu qui vous envoie.

LEGRAND.

Oui, c'est le bon Dieu !

MARIA.

M. Saint-Clair est chez le ministre. Attendez-le pour lui parler ; il faut que tout se décide ce soir même.

LEGRAND, *à Ernest, significativement.*

Oui, il faut que tout se décide, il faut enlever...

MARIA.

La place !

LEGRAND, *même jeu.*

Oui, la place, je t'en prie. Mets-toi à la mienne ; je compte sur toi.

ERNEST, *significativement.*

C'est bien ! Soyez assurés de mon zèle, de mon dévouement. (*Il donne une poignée de main à Legrand ; à Maria, en lui baisant la main.*) Madame...

MARIA.

Je vous laisse ; je vais faire ma pétition ; vous l'appuierez ; nous l'emporterons sur cette intrigante. Oh ! Dieu ! les intrigans ! je ne peux pas les souffrir... je bouleverse tout si je n'ai pas la place.

Elle sort par le fond.

SCENE XIV.

ERNEST, LEGRAND.

ERNEST.

Ah ! mon Dieu, mon ami, quel air effaré !... Qu'as-tu donc ?

LEGRAND.

Ah ! mon ami, tu vois le plus malheureux des hommes.

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est ?

LEGRAND.

Tu sais, ma femme que j'avais laissée au Capitole ?

ERNEST.

On t'écrit qu'elle est malade ?

LEGRAND.

Plût à Dieu ! car rien n'est moral comme une maladie... il n'y a pas d'exemple d'une femme infidèle durant une fluxion de poitrine.

ERNEST.

C'est juste.

LEGRAND, *soupirant.*

Ma femme, mon ami, se porte à ravir, et c'est à Paris qu'elle jouit de cette effroyable santé.

ERNEST.

Elle est à Paris ?

LEGRAND.

Sans ma permission. Je l'ai rencontrée ici, avec un monsieur... elle a dit un mal affreux de moi à M. Saint-Clair... elle lui a dit que je suis un anarchiste, un homme capable d'incendier le Midi.

ERNEST.

Est-il possible ?

LEGRAND.

Oui, mon ami ; ma femme, qui était si timide à Toulouse, qui avait peur des adjoints du maire, elle est au ministère avec un amant, un monsieur

qui a un catarrhe; elle marche bravement au milieu des épées des huissiers; elle entre dans les cabinets; elle parcourt les bureaux..... c'est effrayant.

ERNEST.

Raison de plus, mon ami, pour que je te débarrasse au plus vite de Maria.

LEGRAND.

Oh! si tu fais cela, je serai reconnaissant! Si tu me débarrasses de cet ange, je souhaite qu'un jour un autre te rende le même service.

ERNEST.

Tu oublies que je l'aime, que je veux l'épouser...

LEGRAND.

C'est vrai, je ne sais plus ce que je dis... j'ai des élancemens dans la tête.

ERNEST.

Je ne sais encore comment m'y prendre pour l'enlever; mais j'ai là-bas mon coupé devant la porte, et en trois heures je puis être à ma maisonnette de Saint-Germain. (Il rêve.) Dis donc, si par exemple, tu sortais d'ici avec elle, et que, la nuit venue, je la fisse saisir par deux gaillards à mes ordres, les deux porteurs de mon journal de mœurs pour les adultes?

LEGRAND.

Je les aiderai bien... mais, mon ami, songe aux cris d'une femme qui chante le grand opéra; elle a dans la voix des notes aiguës qui réveilleraient tout le monde, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes.

ERNEST.

Tu as raison.

LEGRAND.

Il me vient une idée.

ERNEST.

Bon!

LEGRAND.

C'est-à-dire, un fragment d'idée; car, chez moi, les idées ne viennent, jamais que par morceaux, surtout quand je suis agité, et dans ce moment-ci, tu vois...

ERNEST.

Voyons toujours ton morceau.

LEGRAND.

Ah! mon Dieu! il m'échappet je n'ai plus rien du tout.

ERNEST.

Eh bien! si tu as souvent des idées comme ça...

SCENE XV.

LEGRAND, puis ESTELLE, BIDOS, engouffré dans son manteau; puis MARIA, SAINT-CLAIR.

ESTELLE, paraissant avec Bidos, qui va s'asseoir à gauche, la tête cachée dans son manteau.

Voici ma note.

LEGRAND, à part.

Ma femme!... je vais enfin savoir...

MARIA, paraissant.

Voici ma pétition.

LEGRAND, qui allait vers sa femme, se cache derrière le rideau, et à part.

Maria!... me voilà entre deux feux.

BIDOS, à part.

Que va-t-il se passer?

SAINT-CLAIR, ne voyant d'abord qu'Estelle.

Ah! madame, je suis enchanté...

ESTELLE.

Monsieur...

SAINT-CLAIR, apercevant Maria.

Ah! madame, je suis heureux...

ERNEST, bas à Legrand, qui avance la tête.

Cache-toi donc!

MARIA.

Moi aussi, monsieur...

SAINT-CLAIR, à part.

J'aurais mieux aimé leur parler séparément.

ESTELLE, remettant sa note.

Monsieur se souvient-il de ce qu'il m'a dit?

MARIA, remettant sa pétition.

Monsieur n'a pas oublié ce qu'il m'a promis?

LEGRAND, à part.

Je suis sur des charbons.

ESTELLE, à Maria avec dépit.

Pardon, madame.

MARIA, de même.

Pardon, madame...

SAINT-CLAIR, les calmant.

Oh! mesdames...

MARIA.

Madame est sans doute la personne délicate qui a dérobé ce matin ma lettre d'audience?

ESTELLE.

Madame est sans doute la personne timide et réservée...

LEGRAND, à part.

Je dois être plus rouge que mon cache-nez.

SAINT-CLAIR.

Mesdames, je vous en prie, j'aimerais mieux vous entendre exposer les droits de vos protégés que d'être témoin d'une discussion.

ESTELLE.

Vous avez raison.

MARIA.

C'est juste!

LEGRAND, à part.

J'ai bien chaud!

ESTELLE.

Mon protégé est un homme de talent, un helléniste distingué.

BIDOS, à part.

C'est vrai.

MARIA.

Le mien est docteur ès lettres et ès sciences.

ESTELLE.

M. Bidos est un homme exact, rangé, un homme sans passion, qui a des mœurs...

MARIA.

Eh! mon Dieu! qui est-ce qui n'en a pas?

SAINT-CLAIR.

Revenons dans la question, s'il vous plaît, mesdames.

M. Bidos... ESTELLE.

M. Legrand... MARIA.

A de l'esprit. ESTELLE.

A de l'esprit. MARIA.

SAINT-CLAIR, à droite et à gauche.

Droits égaux, mesdames.

Il est bon. ESTELLE.

Il est bon. MARIA.

Juste. ESTELLE.

Juste. MARIA.

SAINT-CLAIR.

Droits égaux.

Poli. ESTELLE.

Poli. MARIA.

Distingué. ESTELLE.

Distingué. MARIA.

Oh! ESTELLE, *dédaigneuse.*

Oh! MARIA, *de même.*

SAINT-CLAIR.

La balance ne penche pas plus d'un côté que de l'autre, et je dis toujours: Droits égaux.

Dévoué. ESTELLE.

Dévoué. MARIA.

Au gouvernement. ESTELLE.

Au gouvernement. MARIA.

M. Legrand est un anarchiste. ESTELLE.

M. Bidos un terroriste. MARIA.

SAINT-CLAIR.

Droits égaux! ESTELLE.

Mais c'est impossible! Et d'abord, je me permettrai de demander à madame à quel titre elle sollicite en faveur de M. Legrand?

MARIA.

A quel titre?... Je suis sa femme!

ESTELLE.

Mensonge! c'est moi qui le suis.

LEGRAND, à part.

Ceci devient un champ de bataille.

SAINT-CLAIR.

Pardon, mesdames, j'ai sans doute mal entendu. (A Estelle.) Vous dites...

ESTELLE.

Que M. Legrand est mon mari.

MARIA.

Je dis qu'il est le mien.

ESTELLE.

Je l'affirme.

MARIA.

Je l'affirme.

SAINT-CLAIR.

Ah çà! voyons, comment l'entendez-vous?

MARIA.

Comme cela doit s'entendre.

ESTELLE.

C'est assez clair.

SAINT-CLAIR.

Clair!... Si nous étions en Turquie, oui, mais en France... (A Estelle.) Persistez-vous, madame?

ESTELLE.

Je persiste.

MARIA.

Je persiste.

SAINT-CLAIR.

Mais alors M. Legrand a commis un crime, et il y va peut-être pour lui de la réclusion perpétuelle.

MARIA.

Ciel!

ESTELLE.

Ciel!

MARIA, à part.

Enfermé pour toujours!... oh! il est bien coupable! mais je ne puis pas...

ESTELLE, à part.

Je le déteste, je l'abhorre!... mais le priver de sa liberté, le déshonorer...

SAINT-CLAIR.

Eh bien?

MARIA et ESTELLE.

Je ne suis pas sa femme!

SAINT-CLAIR.

En voici bien d'une autre! il n'est pas marié à présent!

MARIA.

Du reste, tout s'éclaircira; je saurai... Où est-il donc? où est-il?

LEGRAND.

Ah! je vais me trouver mal!

Il se sauve par le fond.

ERNEST, à part.

Aie, aie!

MARIA.

Le voilà ! (*Elle va le prendre.*) Venez, venez, monsieur.

ESTELLE.

Oui, oui... Avancez.

Saint-Clair passe près de Bidos, et Maria place Legrand entre elle et Estelle.

LEGRAND, *tremblant.*

De grâce, épargnez-moi.

MARIA.

Perfide !

ESTELLE.

Infidèle !

MARIA, *à Legrand.*

Quelle est la femme ici qui a des droits sur vous ? répondez, répondez !

LEGRAND.

Eh bien ! eh bien ! advienne que pourra. (*Désignant Estelle.*) La voici !

MARIA.

Ciel !

ENSEMBLE.

Air nouveau de *M. Margeot.* (3^{me} acte de l'Amour.)

Ah ! c'est indigne, c'est infâme,
C'est une affreuse trahison !
Se jouer ainsi de sa femme,
C'est de quoi perdre la raison.

LEGRAND, *à Maria.*

Oh ! pardon, pardon ! je suis bien coupable ; mais il n'y a jamais eu entre nous que des rapports avoués par l'honneur... et...

MARIA, *à part.*

Cachons mon dépit ; je n'ai que ce parti à prendre. (*Haut.*) Vous pardonner ? vous avez peut-être la vanité de croire que c'est difficile ; détrompez-vous.

ERNEST, *à part.*

Oh ! très-bien !

MARIA.

Une perte comme celle-là se répare, et je con-

nais des hommes distingués qui ne dédaigneraient pas... M. Ernest de Monval, par exemple !

ERNEST.

Oh ! madame, je serais le plus heureux des hommes.

MARIA.

Vous l'entendez, monsieur ; il ne tient qu'à moi.

ERNEST.

Eh bien ?

MARIA.

Eh bien, oui, plus tard, je vous promets...

LEGRAND, *à Bidos.*

Quant à vous, monsieur...

BIDOS.

Je suis votre serviteur et votre cousin.

ESTELLE.

Il n'est ni très-beau ni très-spirituel ; mais un jour de plus....

LEGRAND.

Allons, allons, que tout soit oublié ! Je vous expliquerai plus tard à toutes deux... et nous ferons la paix.

SAINT-CLAIR.

Ah çà, messieurs ! que signifie... ?

LEGRAND.

Cela signifie que je suis M. Legrand, et que voici ma femme.

ERNEST, *à Saint-Clair.*

Mon ami, je te présente la mienne.

BIDOS, *à Saint-Clair.*

Il n'y a rien pour nous.

Saint-Clair déchire les pétitions.

ENSEMBLE.

Air : *Chœur final du 1^{er} acte des Maquignons.*

Au bonheur qui nous appelle
Livrons-nous avec transport.
Livrez-vous
Maintenant plus de querelle ;
Car tout le monde est d'accord.

FIN.